

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50 \$8.00	\$3.50 \$4.25	\$1.85 \$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Malfaiteurs!

La théorie de Rousseau sur la bonté foncière de l'homme, adoptée par une aristocratie imbécile, se justifia dans la Révolution française, de la manière que l'on sait. Le peuple, convaincu de sa vertu innée, coupa la tête à tous ceux qu'il soupçonnait d'être moins vertueux que lui. Et c'étaient tous ceux qui semblaient posséder sur lui quelque supériorité.

Le droit des nationalités à « disposer d'elles-mêmes », suivant le terme de charabia consacré par Wilson, ou « principe des nationalités », comme on disait au temps de Napoléon III, fut le dogme politique du XIXe siècle et la cause première de la guerre de 1914. Si l'Allemagne n'avait pas demandé à la force des armes le moyen de réunir sous un même drapeau, sous une même couronne, tous les peuples d'origine germanique (elle prétendait compter aujourd'hui en Europe cent millions de Germains), l'Italie, par les nombreux irrédentismes qu'elle entretenait tout autour d'elle, eût elle-même provoqué la guerre.

En 1919, ce fut cet illustre niais et ce dangereux maître d'école, Wilson, qui, combinant sous son crâne pointu les idées de Rousseau et celles de Napoléon III, y ajouta la croyance aux vertus lénifiantes, pacificatrices et ordonnatrices du gouvernement démocratique. Un crâne pointu sur les épaules d'un chef de peuple, même l'imagination d'un Victor Hugo ne saurait dire combien de maux cela peut valoir à l'humanité. Au nom de la paix, le traité de Versailles impose le gouvernement démocratique aux peuples vaincus, comme l'Angleterre, si on l'eût laissé faire, eût démembré et mis en tutelle tous les peuples catholiques. L'Europe recueille en ce moment le fruit des réverseries de Rousseau, de Napoléon III, de Wilson. C'est au nom de trois idéaux — naturalisme, nationalisme, démocratie — mués en dictature national-socialiste, qui ont tous trois méconnu les faits — que les Européens s'égorgent présentement les uns les autres dans l'intérêt d'un peuple de brutes et de pédantes résolu à exercer jusqu'au bout le droit de disposer de lui-même, parce qu'au lieu de le désarmer par force on a, sous l'inspiration de l'Angleterre, de l'Italie, des Etats-Unis, préféré l'encourager à recommencer la tuerie de 1914.

Comme qu'une idée fautive est parfois plus dangereuse que le plus dangereux des explosifs.

Rousseau, Napoléon III et Wilson: trois malfaiteurs, trois fléaux.

Olivar ASSELIN

Trois-Pistoles.

Notre français commercial

Même à travers de nombreux vices de prononciation et d'orthographe, les ruraux que n'ont pas contaminés les villegiatures ont conservé la plupart des termes de la technologie; nos médecins, chez qui l'esprit français est resté le plus vivant (quoique la naïve gallophobie de certains d'entre eux se soit plus d'une fois manifestée en Europe), écrivent et parlent encore leur langue plus correctement que les autres hommes de profession libérale. C'est une joie toute française que de causer avec le Dr Léo Parizeau, ardent et sincère, homme de science, et, ce qui ne gâte rien, l'un de nos seuls rabelaisiens convaincus. Vous rencontrerez aussi d'accident un Canadien-Français d'instruction primaire assez passionné de grammaire que de poésie. Car il y a dans l'étude des langues des trésors de lyrisme insoupçonnés.

A part ceux-là, d'ailleurs en petit nombre, les Canadiens-Français ont perdu du haut en bas jusqu'au génie de la langue. Dans cinquante ans, ils ne parleront plus qu'un idiome artificiel, privé de corps et de syntaxe, à mi-chemin entre un « français de conserve » et un anglais appauvri. L'école n'y peut rien, puisqu'elle n'enseigne pas le français d'usage courant. Elle le ferait d'ailleurs, que nos compatriotes, par je ne sais quelle aberration de l'intelligence et du cœur, s'empresseraient de sacrifier leur langue, dans la pratique, à l'usage de l'an-

glais. Parmi les six ou sept branches du français (français législatif, français administratif, français industriel, etc.) que nous ne connaissons pas, c'est dans le français commercial que nous avons le plus cédé à l'influence anglo-saxonne. Je ne me rappelle pas avoir reçu deux lettres de fournisseurs qui fussent rédigées, je ne dis pas avec élégance, mais dans une langue claire, correcte, et avec quelque sens des convenances commerciales. Là, ce sont les ténèbres.

Nous publions aujourd'hui dans une autre colonne la première tranche d'une étude de M. Adjutor Fradet sur la correspondance commerciale et le libellé des effets de commerce. Il y indique la place de la vedette dans une lettre commerciale, des salutations, de la conclusion, de la signature, et contrôle très justement l'emploi impropre de certains mots. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que nos maisons canadiennes-françaises exigent de leurs gérants ou préposés à la correspondance une connaissance relative du français en général et une connaissance approfondie du français commercial; qu'elles attachent plus d'importance qu'elles ne le font aujourd'hui à la bonne tenue de leur correspondance, de leurs circulaires, de leurs affiches, de leurs réclames. La lecture des articles de M. Fradet les y aidera. L'enseignement tout théorique de l'école ne vaudra jamais rien sans l'enseignement quotidien de l'exemple et de l'usage.

Lucien PARIZEAU

Échos

«Dillinger fut-il victime du temps?»

«Dillinger fut-il victime du temps?» se demande un correspondant de la Canadian Press dans une dépêche qu'un journal de Montréal traduit ainsi:

«John Dillinger a-t-il été victime de la chaleur? Il faisait une température si élevée à Chicago l'autre dimanche, que le bandit avait négligé de mettre son gilet à l'épreuve des balles. Sans cette précaution, il a été abattu par les balles des agents fédéraux. S'il avait fait frais, Dillinger serait peut-être encore vivant aujourd'hui.»

Peut-être la chaleur a-t-elle affecté aussi le cerveau du correspondant, car on sait que le bandit a reçu sa première balle dans la nuque, et d'ordinaire ce n'est pas là qu'on porte les gilets à l'épreuve des balles. — O. A.

Le sosie de Thémistocle

C'est un signalement comme on n'en voit pas tous les jours que celui que la police de Varsovie a enregistré dernièrement.

Un professeur de philosophie de l'Université de cette ville avait été victime d'un pickpocket qui lui avait subtilisé son portefeuille et sa montre. Il s'en fut porter plainte au bureau de police, donna une description détaillée des objets volés et demanda s'il pouvait espérer rentrer en possession de son bien. Le commissaire lui répondit qu'un signalement aussi exact que possible du voleur faciliterait beaucoup les recherches.

— Un signalement exact? Je puis vous le donner sans peine, car je me souviens fort bien de mon voleur. C'est le sosie parfait de Thémistocle, seulement il a les vêtements souillés...

Et tandis que le commissaire le regardait interloqué, le professeur s'en alla, convaincu que la police aurait tôt fait de mettre la main au collet d'un individu qui se permet de ressembler aussi étrangement au fameux général athénien...

Un fonctionnaire modèle...

On apprend de Moscou que le Guépéou vient d'arrêter une bande de voleurs d'objets d'art dont le chef, un certain Ivan Kiliski, n'était autre que le directeur du Musée d'Etat de Nijni-Novgorod, qui passe pour l'un des plus importants de Russie.

Aidé de six complices, ce fonctionnaire peu scrupuleux faisait, depuis longtemps déjà, disparaître des tableaux, des bijoux, des autographes, etc., qui étaient vendus ensuite à un haut prix à l'étranger, où il réussissait à les faire transporter clandestinement. Parmi les objets que le Musée a perdus de cette façon, on cite des lettres autographes de Pierre-le-Grand et d'Alexandre Ier, ainsi que des pièces de monnaie et des miniatures d'une grande valeur.

Soupçonné déjà depuis plusieurs mois, Kiliski a été pris en flagrant délit. On a découvert, dans une cachette qu'il avait aménagée dans sa demeure, un certain nombre d'autographes dérobés au Musée, ainsi que des billets de banque étrangers,

La correspondance commerciale

Conseils pratiques relatifs à la correspondance, à la suscription des
enveloppes, aux factures, aux relevés de compte,
aux effets de commerce, etc.

par Adjutor Fradet

I.—Nécessité d'une réaction

S'il importe de faire honneur à notre langue maternelle dans les opérations commerciales, dans nos rapports d'employé à employé comptabilisés, combien plus encore devons-nous surveiller notre langage écrit, comme la correspondance, les circulaires, les entêtes de lettres, de factures et de relevés de compte, les libellés d'effets de commerce (billets, traites, chèques), etc.

Le français employé dans les entêtes des pièces comptables n'est souvent qu'une traduction littérale de pièces similaires anglaises.

Des anglicismes, des termes impropres et même des fautes grammaticales déparent parfois de luxueux entêtes de lettres, de factures, etc.

Les commerçants font distribuer des circulaires où le français est lamentablement défiguré. Des anglicismes de toutes sortes y sont employés à profusion. On peut dire, sans exagération, qu'on en reçoit rarement où le français ne laisse rien à désirer.

Dans les magasins, on est servi par des hommes qui infligent un véritable supplice à la langue française chaque fois qu'ils rédigent une commande ou quelque autre formule commerciale.

«Il suffit de jeter un coup d'œil sur les factures que nous recevons d'ici et là pour constater combien nos maisons d'affaires sont peu exigeantes à l'égard de leurs employés sous le rapport du français.

«C'est un malheur, car si notre public n'accorde pas à cette lacune l'attention qu'elle mérite, les étrangers connaissant la langue française — et Dieu merci, nous ne recevons pas que des Américains — se demandent quelle sorte de civilisation française est la nôtre, quand ils lisent certaines notes émises par certaines de nos maisons d'affaires.» (E. L., dans l'ACTION CATHOLIQUE.)

Notre correspondance commerciale n'a pas le cachet de la correspondance française. Nous imitons plutôt servilement la méthode anglaise, surtout dans les parties techniques de la lettre, notamment en ce qui concerne la date, la vedette, les salutations, les formules de politesse, la signature et même la suscription de l'enveloppe.

Les solécismes, les anglicismes et les impropriétés de termes en honneur dans notre langage parlé le sont également dans notre langage écrit.

Les observations ou conseils suivants sont d'une grande importance; en les mettant en pratique nous donnerons au français la place qu'il mérite. J'en recommande donc la lecture à tous ceux qui veulent réellement perfectionner leur style commercial.

II.—La date

Dans la date d'une lettre, après le nom de la localité, on met une virgule. Le quantième s'exprime par un nombre cardinal, sauf le 1er; il doit être précédé de l'article le et suivi du nom du mois, non séparé de l'année par une virgule. Les bons auteurs français ne mettent jamais la virgule entre le mois et le millésime.

Il est préférable de mettre une minuscule au nom des mois, la majuscule étant de mode anglaise.

On écrit donc :

Québec, le 12 janvier 1933.

Québec, 12-1-33.

La même date, en anglais, serait :

Quebec, January 12, 1933.

Quebec, 1-12-33.

III.—La vedette

Dans la vedette «à la française», on place le nom et l'adresse du correspondant dans le haut et légèrement à droite, comme ci-dessous :

Monsieur Alfred GRAVEL,
90, rue Montcalm,
QUÉBEC.

Dans la vedette dite «à l'américaine», le nom et l'adresse du correspondant sont placés à gauche de la lettre à l'alignement de la marge :

Monsieur Alfred GRAVEL,
90, rue Montcalm,
QUÉBEC.

La manière de placer la vedette en alignant le nom du correspondant et en mettant son adresse en retrait, comme dans le premier alinéa (de ce numéro), tend à se généraliser, même en France,

IV.—Les salutations

Les mots *Monsieur, Madame, etc.*, au début d'une lettre, ne doivent pas être alignés avec la marge, selon la coutume anglaise, mais se placer un peu en retrait. Ils doivent être suivis d'une virgule et non de deux points ou de deux points et d'un tiret.

(Passer trois ou quatre lignes.)

Monsieur,

et non

Monsieur : ou Monsieur : —

A moins que vous ne connaissiez tout particulièrement la personne à qui vous vous adressez, contentez-vous d'écrire : *Monsieur, Madame ou Mademoiselle*, et non *Cher Monsieur, Chère Madame*, comme le font de serviles imitateurs des procédés anglo-saxons.

V.—Le corps de la lettre

Dans le corps ou partie principale de la lettre, la première ligne de tout paragraphe ou alinéa doit commencer en retrait de cinq espaces environ de la marge, et non à l'alignement selon une nouvelle méthode américaine.

Afin de donner un bel aspect aux lettres dactylographiées, on les divise en alinéas ou paragraphes.

Chaque sujet traité fait l'objet d'un alinéa, afin que le correspondant puisse à première vue et sans confusion distinguer les points essentiels.

On ne doit pas se servir indifféremment des mots *interligne* et *espace*. L'interligne simple est employé entre chaque ligne d'un alinéa et l'interligne double entre les alinéas. Mais l'on dit fort bien : «Il manque un espace entre ces deux lettres et deux espaces entre ces chiffres.»

Pour indiquer une énumération, on peut se servir de lettres minuscules ou de chiffres : les lettres a, b, c, etc., seront en italiques avec une demi-parenthèse, et les chiffres 1, 2, 3, etc., avec un petit zéro en haut du chiffre et à droite, sans point ni tiret.

Les principales parties d'une lettre sont :

- a) L'en-tête;
- b) L'adresse;
- c) La salutation;
- d) Le corps de la lettre;
- e) La conclusion;
- f) La signature.

Les diverses valeurs d'échange du commerce sont :

- 1° Les marchandises;
- 2° La monnaie;
- 3° Le crédit;
- 4° Les effets de commerce;
- 5° Les valeurs commerciales, industrielles et financières.

(PIGIER.)

Dans les énumérations, le mot qui suit a), b), 1°, 2°, etc., ne prend une majuscule que dans le cas où les parties de l'énumération sont placées en alinéas. Quand ces parties se suivent, elles ne prennent pas de majuscules. Exemple : *L'en-tête; l'adresse; etc.*

VI.—La conclusion

Les formules de politesse par lesquelles on termine les lettres commerciales : *Votre tout dévoué, Votre bien dévoué, Tout à vous, Bien à vous, etc.*, devraient être remplacées par d'autres plus françaises et moins à la mode américaine :

Agréez, Monsieur, mes plus sin-

cères salutations.

Agréez, Monsieur, nos sentiments

dévoués.

Agréez, Monsieur, mes meilleures

salutations.

Agréez, Madame, mes respectueuses

salutations.

Veuillez agréer, Monsieur, nos civi-

lités empressées.

Recevez, Monsieur, nos salutations

les plus empressées.

Je vous prie d'agréer, Monsieur,

l'assurance de ma parfaite con-

sidération.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expres-

sion de nos sentiments les meilleurs et

les plus dévoués.

Nous vous présentons, Messieurs,

nos salutations empressées.

Dans l'attente de vos prochaines

commandes, nous vous prions d'agréer,

messieurs, nos civilités empressées.

Dans l'espoir d'être favorisé de vos

commandes, je vous présente, Monsieur,

REVUE DE LA PRESSE

La critique littéraire

Congrès de l'Association des Auteurs canadiens (quelques-uns ont même écrit un livre) à Trois-Rivières. Notre sympathique confrère de la TRIBUNE, M. Alfred Desrochers, y a parlé de la critique littéraire et les journaux. Cet esprit paradoxal a je ne sais quoi qui m'irrite et m'intéresse à la fois. Poète vigoureux, très voisin de Beaudouin et du meilleur Richer pour l'allure du vers et la brutalité du lyrisme. Desrochers est en prose une sorte d'hermaphrodite qu'un commerce pédant avec les auteurs américains a tout à fait gâté. Esprit fort, d'ailleurs, et compensant aux faiblesses humaines. Aux yeux de Desrochers, la critique littéraire a un rôle bien effacé dans la presse ; en fait, et si je vais au fond de sa pensée, j'apprends qu'elle est une institution de luxe. Simple figurante ou accompagnatrice, dont l'air consiste à faire le mouvement de la foule ou, ce qui vaut mieux, à n'en pas faire du tout. Ecoutez :

La New York Times Book Review, qui existe depuis le 10 octobre 1896, s'en tient toujours à la ligne de conduite que lui traça son propriétaire, Adolph Oesch : « Notre revue des livres sera un bulletin littéraire ; elle parlera des livres récemment publiés, parce que leur publication est une nouveauté. Elle fera aussi connaître les autres événements d'importance littéraire. » J'aime cette formule. C'est de l'information au sens le plus élevé du mot. L'analyse s'applique à fournir une image aussi juste que possible de l'œuvre dont il parle. Ses commentaires personnels se réduisent à un minimum : il souligne les erreurs de fait et n'entreprend que rarement la discussion de points controversés. Il tient aussi compte de facteurs ultra-littéraires. Bref, il s'adresse à un auditoire d'honnêtes gens — au sens classique — et s'efforce d'en être digne. Il n'aspire pas à prévoir le jugement de la postérité, mais à renseigner ses contemporains. C'est là, à mon sens, l'idéal du journalisme d'information, où la critique pure serait dépaycée.

Rien que ça, oui, Sainte-Beuve, oui, Lemaître, rien que ça. Sainte-Beuve eût-il écouté la critique — à cette époque, on était trop poli — qu'il eût retiré de la circulation son roman de *Vulpé*, qui est bien le monument de lettres le plus ennuyant du monde. Et ce malheureux Boileau... Il est vrai que la critique contemporaine n'existe à peu près pas, sauf chez Jaloux, Thierry-Maulnier, quelquefois chez Thérive et Gonzague Truc. Desrochers a d'ailleurs l'esprit conciliant. Il conduit la critique polémique — Bloy, Daudet et Valdombre — et je crois même qu'il l'approuve.

Ici, je me permettrai un mot à la défense d'une école de critique que les auteurs prennent beaucoup trop à tragique : les dilettantes. J'ai beaucoup d'estime pour ceux d'entre eux qui nous disent, et pourquoi leur activité destructive. C'est à cette seule condition que nos successeurs ont chance de faire mieux que nous. Une dénonciation peut être fautive dans une certaine mesure, ça ne veut pas dire qu'elle soit absolument injustifiée. Nos auteurs, s'ils étaient un peu moins susceptibles, s'ils montraient plus de détachement vis-à-vis leurs œuvres, quand elles ne décrochent pas d'années bémolées contribueraient bien davantage à développer un système d'information littéraire chez nous. Je ne parle pas, bien entendu, des polémiques. A condition d'être conduites à un niveau strictement intellectuel, les polémiques sont un magnifique agent de propagande littéraire. Et je pense ici à certaine mise au point dont j'ai été la cause (ou l'objet ou le sujet). Tout le monde n'a pourtant pas mor : esprit démocratique ; je sais tel journaliste très bien disposé envers nos littérateurs, qui a cessé de parler de tout livre canadien, après avoir reçu des lettres assez vives de la part des critiques...

Nos auteurs ressemblent fort à ce monsieur, dont voici l'histoire authentique. Il envoyait son livre à un critique bémol, ami de la louange et du compromis. L'ouvrage ne valait rien, le critique en dit beaucoup d'éloges et termina par ces mots : « Ce livre est presque un chef-d'œuvre. » Le lendemain, il reçoit de l'auteur une lettre d'insultes. Vite, il communique avec lui par téléphone. « Comment ! vous êtes mécontent ! N'ai-je pas dit que votre livre est presque un chef-d'œuvre ? » — « Précisément, pourquoi cette restriction injuste de la fin ? »

Le Reich contre Dollfuss

Tous les yeux se fixent sur Vienne. C'est une obsession curieuse, comme si le monde pressentait qu'une catastrophe allait éclater de ce côté. Aux dernières nouvelles, les monarchistes ont gagné du terrain. Pendant que les conjurés nazis sont traînés devant un tribunal militaire, condamnés et pendus haut et court, Kurt Schuschnigg, partisan des Habsbourg, remplace le prince de Starhemberg à la chancellerie. Starhemberg devient vice-chancelier, donc ministre des Affaires étrangères, et Emile Fey, celui qui, un canon de revolver dans les reins, se fit le porte-parole des nazis lors de l'assassinat de Dollfuss, est ministre des Finances. Est-ce la triomphe des monarchistes ? Dans le présent chaos autrichien, toutes les hypothèses se valent, car il faut compter avec l'influence sournoise des nazis allemands. Le rappel du ministre d'Allemagne à Vienne ? Une comédie. Le désaveu des conjurés autrichiens par Hitler ? Un mensonge boche...

On sait qu'après la saturnale berlinoise du 30 juin, M. Goebbels s'emporta contre la presse et la T.S.F. des pays étrangers, lesquelles, prétendait-il, avaient faussé la portée de ce week-end sanglant. « La T.S.F. allemande », ajouta-t-il, « ne rapporte rien que du vrai et s'exprime avec une discrétion exemplaire. » Menteur ! « Entre les mains des dirigeants nazis », écrit là-dessus M. Maurice Muret, à la GAZETTE DE LAUSANNE, « la T.S.F. est devenue au contraire une arme redoutable. »

Le gouvernement de Berlin s'en sert avec une totale absence de scrupule. Berlin utilise, par exemple, la T.S.F. de Munich pour battre en brèche constamment, systématiquement, le chancelier Dollfuss et pour menacer par delà le gouvernement de Vienne l'indépendance même de l'Autriche. Un certain Habicht, un certain Frauenthal, installés dans la capitale bavaroise, ont pour mission spéciale de décon-

siderer M. Dollfuss, à qui le régime hitlérien ne pardonnera jamais ce qu'il a fait — avec succès — pour empêcher l'Autriche de se joindre au Troisième Reich. Si c'est ce régime que M. Goebbels entend recommander aux informateurs de la presse internationale, il n'aura aucun succès auprès des journalistes qui se respectent. C'est parce que l'hitlérisme « épuré » a redoublé de violence dans ses entreprises contre l'Autriche que M. Dollfuss a éprouvé le besoin de remanier son cabinet. La nouvelle Constitution autrichienne entre en vigueur le 15 juillet. Elle renforce, dans l'ensemble, les pouvoirs du chef du gouvernement et de ses collaborateurs. Les changements survenus dans l'attribution des portefeuilles répondent à la même nécessité. Socialistes et germanophiles continuent d'écarter M. Dollfuss de sombrer dans le fascisme. Il éprouve, de toute évidence, le besoin de renforcer l'autorité, mais c'est pour mieux assurer la liberté dont il est le champion. Les gouvernements du Troisième Reich, alarmés par les piteux résultats de leur politique extérieure, voudraient marquer au moins un succès dans cette Autriche dont ils avaient pensé ne faire qu'une bouchée. M. Dollfuss, en prenant toutes les mesures qu'on lui reproche, se met simplement en état de résister à ses ennemis.

Cela fut écrit le 14 juillet, donc avant la mort de Dollfuss. Où trouver de meilleure preuve que le IIIe Reich a trempé dans le sang du chancelier ?... Hitler, qui la boucherie du 30 juin avait discrédité dans une partie de l'opinion allemande, voulait distraire son peuple en remettant sur le tapis la question autrichienne. Terrible présomption, mais que l'enchaînement des circonstances ne rend pas téméraire : Hitler n'a-t-il voulu effacer dans l'assassinat retentissant de Dollfuss la tache des exécutions qu'il avait lui-même commandées ?... Mais quelle amoralité féroce s'est donc emparée du Reich ?

L'ennemi

C'est l'Allemand. Même l'Anglais, que son opportunisme a longtemps portée à flagorner les Germains (peut-être aussi un vague atavisme né de la Réforme et aggravé par l'union de Victoria avec Albert de Cobourg), s'indigne des récents événements de Berlin et de Vienne. Les révélations de M. Wickham Steed ont bouleversé la métropole. Nausée générale. A l'ÉVÉNEMENT, l'on commente ce revirement de l'opinion britannique :

Avec les démocraties, il faut souvent prendre des précautions politiques. Sans alliance défensive, l'Angleterre et la France parviennent mieux à convaincre les électeurs de l'absolue nécessité de préparer et de maintenir une force capable de parer aux éventualités que le voisinage d'une Allemagne querelleuse rend toujours redoutable. Pour toutes les nations qui veulent vivre dans l'ordre et pratiquer les arts de la paix, le boche, voilà l'ennemi. Tous les Allemands ne sont pas des boches, mais tous les boches (européens) sont des Allemands. Le boche, c'est le junker allemand, qui alt l'âme impérialiste d'un Bismarck ou simplement l'âme guerrière d'un trouper. Avec la dictature hitlérienne, le péril allemand est revenu actuel. Des découvertes récentes ont démontré que, au cœur de Londres et de Paris, des espions allemands préparent la prochaine tuerie par les moyens les plus cruels, les microbes et le poison. La haine de race était l'état d'esprit atavique de l'Allemand, il y aura toujours péril de guerre pour les peuples voisins de ce demi-barbare. Il est heureux qu'on en convienne en Angleterre.

Vive donc le front franco-anglais !

Faillite ou démission de l'intelligence ?

Je voudrais pouvoir citer en entier le bel article que notre jeune ami Clément Marchand vient de donner au BIEN PUBLIC de Trois-Rivières. Notre peuple, dit Marchand, est un peuple sans passions.

Les écrivains ont pour sacerdoce de travailler sur des passions. Or le peuple canadien est dénué de passions. Il n'est ni bon ni mauvais. Tout ce que nous savons de sa vie intérieure, c'est que, vu son tempérament nordique, il se refuse à fréquenter les symboles et qu'il ne s'accorde que du concret et du grossier. Comme quoi la nation canadienne est la seule au monde à faire preuve d'un aussi notable mépris des manifestations de l'intelligence, la seule à s'enlever instinctivement devant un livre. (Et cela s'explique facilement. Notre perpétuel état de servage vis-à-vis des puissances d'argent a complètement anéanti le panache de finesse et de spiritualité, hérité des ancêtres, pour nous faire des âmes de ruminants. L'écrivain parle à l'intelligence et nous n'entendons que par le sourd. Quand les subtils Provençaux ont la mémoire des parfums et des couleurs, nous, nous n'avons que celle des heures de disette, des mauvaises postures et des faux pas.)

Le Provençal a l'esprit de finesse, le sens des harmonieuses proportions, et son intelligence vibre de la même lumière que ses paysages. Il a conservé son trésor précieux de mots d'oc grâce au génie de ses félibres et de ce tranquille forgeron de splendeur que fut Mistral. A nous, il a manqué le feu, le flambeau que les coureurs se transmettent jusqu'au but de la course, suivant l'apologue de Lucrèce. Mais il y a un réveil chez la jeunesse, que des chefs de file entraînent à leur suite.

Il faut que des écrivains d'humeur vindicative écrivent promptement des pamphlets contre cette petite poignée d'écumeurs qui nous tiennent le cou entre les jambes. Il est aussi nécessaire, dans le même ordre d'idées, que des archers partent en guerre sans merci contre les préjugés qui ganguent l'écorce nationale et qu'ils décochent des flèches empoisonnées dans le cuir parcheminé des « descendants d'une race fière ».

En usant de tels procédés, nous pouvons espérer qu'un dynamisme de commande s'empare des cerveaux. Mais à cette seule condition. Car, tant que dans le domaine de l'esprit, nous décernerons des palmes à des fétiches, à des pions ineptes et à des scribes simplement laborieux, tant que nous ferons la nique au talent vrai et aux natures indépendantes et que nous verserons — larmoyants et onctueux — dans un certain béneux tendancieux, lequel nous tient lieu de critique littéraire, nous ne pourrons nous débarrasser de faiseurs de phrases aux influences endormées, nous ne pourrons nous débarrasser de ces écrivains et des pamphlétaires capables de purifier la putride boursière où nous nous étions, et nous devons nous résigner à

l'incessante faillite de l'intelligence dans le Canada français.

Ce n'est pas réjouissant. Encore une fois, la jeunesse (celle qui a encore quelque aptitude à la révolte) suivra une presse libre, des écrivains libres, une doctrine libre. Mais n'y a-t-il pas danger qu'elle suive aussi les démagogues ?... La PATRIE voit, elle, une « crise de la jeunesse ».

L'inquiétude est créatrice de solidarité. Nous n'en donnerons comme preuve occasionnelle que cette réunion de la jeunesse libérale de Montréal à Sainte-Martine, au cours de laquelle M. Honoré Mercier a dispensé de si sages conseils.

Il est — cela va sans dire — excellent que notre jeunesse s'initie de bonne heure à la gestion de la chose publique. La plus saine notion de démocratie l'exige. Il importe au surplus que soit atténué par ce moyen la rupture plus ou moins marquée entre les élites dirigeantes qui se succèdent, il importe, en d'autres termes, que la génération montante communique ses idéaux à celle qui la précède, quitte à en recueillir elle-même des conseils. C'est le vrai régime de la relève, tel qu'il devrait fonctionner normalement.

Sans doute, sans doute. Et quelque politicien habile viendra, qui flattera cette jeunesse « inquiète », cette jeunesse « troublée », cette jeunesse valéudinaire sortie des romans de Gide, de Mauriac, ou des enquêtes de Marcel Prévost. Les Jeunes-Canada, bien intentionnés mais mal conseillés, ont jeté les bases d'un réveil national, d'ailleurs appuyé sur un mur de vent, et qu'exploieront derrière eux les démagogues. Comme notre jeunesse se contente de peu !

Le cabinet d'union nationale

La suggestion de M. Houde part d'un bon naturel, au dire de M. Léopold Richer, du DROIT, mais elle ne vient pas à son heure.

Où, un gouvernement national... Mais pour quel faire ? Avec quel programme ? C'est important de le savoir. Pour faire avaler au peuple quelque projet louche dont aucun parti ne veut prendre la responsabilité ? Pour instaurer une politique nationale, une politique d'urgence ? Encore une fois, quelle politique ? La politique des financiers ? N'en avons-nous pas assez de cette politique-là ? Si une guerre mondiale éclate, peut-être en viendrons-nous au ministère d'union. Mais pas avant. Et même dans ce cas, qui peut dire qu'un ministère d'union ne fera pire qu'un gouvernement de parti ? L'expérience de Londres est probante. Le mal est dans les doctrines. Le mal est dans les hommes. Non pas dans les étiquettes.

« La crise est dans l'homme », écrit Thierry-Maulnier, et S.S. P. XI, dans son encyclopédie *Quadragesimo anno*, montre que toutes les réformes doivent d'abord s'effectuer sur le plan moral. Par exemple, il faudrait apprendre à M. Eugène L'Heureux, du journal des Trois-Mâles de Québec, que même un journaliste soi-disant catholique a le devoir de ne pas se conduire comme un saligaud. Et cette mise au point, L'Heureux ? A quand la grande humiliation d'une mazzette ?...

Mais cela nous éloigne de M. Houde et de son projet de gouvernement national. On le voit : la presse n'en veut pas. Après le DEVOIR, le DROIT... Pas de « gouvernement national » contre la nation !

Interim

P.S. — Dans la dernière note de ma Revue d'hier, lire : « Garneau ne perd pas une occasion de dire leur fait au Duc de Guise et à ses partisans », au lieu de : « dire son fait... »

« Tout le monde à l'eau »

Un journal français, le JOUR, sous la plume de son correspondant américain, rappelle brièvement l'histoire de la natation, et expose l'organisation des plages aux États-Unis. Nous résumons cet article.

Trois raisons ont retardé le succès actuel de la baignade, écrit M. Pierre Lamure au JOUR : technique, physiologique et anatomique.

1° Au commencement du XXe siècle, le costume de bain féminin pesait, mouillé, de cinq à six kilos (approximativement dix à douze livres). Le fameux « corset de bain » à baleines d'acier, que la modestie réclamait alors, protégeait parfaitement la pudeur de l'ondine. Mais il avait un sérieux défaut : il empêchait absolument de nager.

2° Le bain, qui survécut à l'effondrement de l'empire romain, triompha même des anathèmes des moines précheurs du moyen-âge. Sous la Renaissance, le bruit se répandit que les maladies vénériennes se propageaient par l'eau, et M. Lamure soutient qu'à cause de cela, « l'art de la baignade fut abandonné ».

3° Un savant a observé que seuls le singe et l'homme ont perdu l'instinct de la natation. L'homme doit apprendre à nager, ou il se noie. Le singe ne peut même pas apprendre, paraît-il. Or jusqu'au vingtième siècle, la nage était mal enseignée. Le traditionnel « breast stroke », ou nage à la grenouille, est fatigant, inefficace et ridicule. Un Australien créa le « crawl », que les

Américains ont ensuite perfectionné, et qui est la nage courante aujourd'hui.

Il y a huit mille piscines aux États-Unis. Quatre mille sont en plein air et quatre mille sont couvertes. Quarante-six mille personnes fréquentent en moyenne chaque piscine durant la saison. Les piscines ont toutes leur équipe de chimistes qui s'occupent de la désinfection de l'eau par le chlore, de sa filtration, de son renouvellement.

Il y a encore 16,000 plages aux États-Unis. Il y a les plages privées, municipales, et nationales. La plus fameuse est Jones Beach, qui a coûté 14 millions à la ville de New-York. Cette ville possède aussi Coney Island, la plage populaire. On s'y rend en métro. L'accès y est gratuit.

Ainsi merveilleusement équipée, terminée M. Lamure, l'Amérique voit venir l'été avec confiance. Le soleil, le sable, la mer sont les grands purificateurs. Dans l'eau fraîche de ses deux océans, un peuple immense viendra chercher la joie du sport, la santé du plein air et le bonheur de vivre.

A Montréal, les conseillers municipaux nous donneront-ils une plage, pour l'an prochain ? — D. D.

La bureaucratie américaine

Elle est d'une extraordinaire complexité. Il n'y a peut-être pour la surpasser que la bureaucratie russe. Ce qui en complique encore le fonctionnement, c'est qu'elle est centralisée à Washington. En Italie, par exemple, où les principes de l'économie dirigée sont appliqués dans le cadre de la corporation, la décentralisation permet aux producteurs agricoles, industriels, commerçants, de marcher autrement que sous la trique des fonctionnaires. Tout récemment, en Floride, un marchand de glace dut comparaître devant un tribunal pour avoir aggrandi son exploitation. Cet exemple n'est pas isolé. L'ère du laissez-faire est décidément passée aux

Détresse agricole en Russie

(Du JOURNAL DE GENÈVE du 14 juillet)

Parmi beaucoup d'autres, l'agriculture reste pour les dictateurs moscovites le sujet des plus graves préoccupations. La collectivisation appliquée de force aux campagnes russes avait abouti à l'abaissement en masse du cheptel, puis à la baisse des récoltes, finalement à la famine. Celle du printemps de 1933, précédant la moisson, fut cruelle.

Officiellement, les Soviétiques la nient; leurs agents et leurs thuriferaires à l'étranger suivent le mot d'ordre de Moscou, et portent aux nues les bienfaits du régime rouge et les succès du plan quinquennal. Mais la réalité finit par percer. Staline lui-même reconnut en février les pertes énormes et pour longtemps irréparables du bétail et de la traction animale. C'est confesser directement la détresse agricole et indirectement la famine.

Cette famine aurait fait, selon le MESSENGER SOCIALISTE de mai 1934, cinq millions de victimes. Mais d'autres documents donnent des chiffres plus élevés. Il est évidemment impossible d'avoir sur ce point des précisions quelconques. Mais la question qui se pose est de savoir si l'U. R. S. S. pourra en 1934 échapper au fléau.

Il y a en 1934 moins de bouches à nourrir qu'en 1933, puisque la famine a fait des coupes sombres dans la population. Et la récolte de 1933 a été relativement bonne. Il faut remarquer cependant que l'an dernier la moisson rencontra de grandes difficultés. Les paysans affamés cherchaient à empêcher l'Etat de tout saisir. Il en résultait une résistance passive qui parfois confinait au sabotage. Les pertes étaient énormes dans le transport, fort défectueux, et dans le magasinage, primitif et négligé. La surface de production pouvait augmenter, mais l'ensemencement était si mal fait, les moissonneurs si affaiblis, que le résultat était en somme déficitaire. Dans la PRAVDA du 26 juin dernier, Kossior, haut fonctionnaire soviétique en Ukraine, avoue carrément ce déficit: 30 pour 100 de la récolte a, selon lui, été perdue, et cette proportion est plus élevée encore dans de nombreux districts.

Ceci est inévitable si l'on songe à la diminution du cheptel. Dans un discours du 29 mai, Postycheff, dictateur russe de l'Ukraine, donne des précisions impressionnantes. Tout en réclamant des « cadres qualifiés » et une « surveillance » étroite, il avoue que dans les régions de Kharkov et de Poltava, les chevaux ont depuis 1928 diminué de 50 pour 100, et ajoute que leur natalité est trop faible et qu'on fait travailler les poulains trop jeunes. Evidemment cette situation est due au fait que la nourriture manque pour les chevaux, dont le nombre a pourtant diminué de moitié. Si elle manque, c'est que les hommes mangent ce qui devrait revenir aux bêtes, donc qu'il y a famine. Plus catastrophique encore est l'état du reste du cheptel. Toujours d'après Postycheff, les vaches ont diminué de 60 pour 100, les porcs de 70 pour 100 et les moutons de plus de 80 pour 100! Et Postycheff reconnaît que la situation n'est pas moins critique dans les kolkhoses et sovkhoses que dans les exploitations individuelles. Il attribue cette détresse aux ennemis de la classe prolétarienne, donc aux paysans auxquels le gouvernement enlevait son bétail pour le nationaliser, — mais aussi au manque d'expérience chez le personnel collectivisé et à l'incapacité des chefs. Ceci se comprend si l'on songe que les soviets ont déporté, massacré et en somme « liquidé » les paysans les plus aisés, ceux qui en somme étaient les plus capables et les plus travailleurs. La disparition du cheptel est d'ailleurs un phénomène d'une gravité qu'on ne saurait exagérer. Elle rend culture, donc moisson impossibles sur la même échelle qu'autrefois. Elle rend donc l'Union soviétique dépendante de l'étranger pour ses vivres et anéantit les espoirs d'indépendance économique éveillés par le Plan Quinquennal. Moscou a récemment dû se mettre à importer du blé (d'Australie), — pour nourrir l'armée soviétique d'Extrême-Orient, il est vrai. Il est non moins évident que si le marché redevenait libre en Russie, — si par conséquent le gouvernement soviétique changeait de système ou cessait d'exister — un énorme mouvement de vivres se produirait vers la Russie, les prix agricoles monteraient sur le marché mondial, et la crise en serait immédiatement atténuée, peut-être résolue.

La crise agricole est encore aggravée par celle des transports. Les journaux bolchevistes relatent à cet égard des faits ou des ordres étranges: interdiction d'habiter dans la zone des chemins de fer à ceux qui n'y travaillent pas (a-t-on peur du sabotage?), interdiction de voyager sur les marche-pieds et les toits des wagons. Un décret du 4 juin du Sovnarkon reconnaît la défectuosité des usines de réparation, la négligence générale. La PRAVDA (juin 1934) souligne le désordre et l'incapacité générale. A Dniepropetrovsk, les employés ignorant l'auto-accrochage, ont détraqué une multitude de wagons. Dans la même région, les aiguilles seraient disloquées, l'écartement des rails irrégulier. Evidemment, les édits ne suffisent pas, il faudrait rappeler de Solodki ou de leurs tombes, les ingénieurs et techniciens si légèrement « liquidés ».

La famine, latente cet hiver, vient de reprendre dans toute son horreur. Déjà en décembre, à Moscou, des queues passaient la nuit — des nuits de — 20° de froid — (soit 4 degrés Fahrenheit sous zéro) pour avoir du pain. Le 22 juin, MOLOT, journal soviétique, affirmait que « la situation alimentaire de 150,000 ménages et de 500,000 habitants dans la région d'Azov et de la mer Noire, est tout à fait incertaine ». Kossior confessait (voir le WISTI du 22 juin) que dans la région du Donetz des groupes de rayons de travailleurs agricoles, auxquels étaient attribués 14 à 15 kg. de céréales par jour, n'en recevaient que 2. La PRAVDA de l'Orient (No 8, 1934) rapporte « la dégradation massive de l'agriculture » et l'exclamation d'un haut fonctionnaire: « L'avenir socialiste de la Kirghisie (Turkistan), c'est la ruine ». La sécheresse aggrave la situation et Kalinine lui-même écrit qu'en Ukraine 40 à 50 pour 100 des emblavures sont perdues. La PRAVDA DE LA VOLGA accuse de nouvelles pertes de cheptel (30 à 40 pour 100). Enfin, la hausse du prix du pain, ordonnée le 28 mai 1934 « vu, dit le décret, la perte partielle des emblavures en Russie méridionale », a produit une véritable panique, et correspond à une nouvelle dépréciation du rouble papier (qui est 1/64 du rouble or).

Telle est la situation lamentable de la Russie. Ce pays est condamné à l'amoindrissement de plus en plus graduel. Et rien ne laisse prévoir qu'un soulagement quelconque puisse intervenir prochainement. L'Europe et le monde, en proie à d'autres soucis, ferment les yeux à la détresse russe.

P.-E. B.

Art et censure

(JOURNAL DE GENÈVE)

Je ne sais s'ils sont devenus plus solides et plus résistants, mais certainement les esprits de nos contemporains assimilent avec une invraisemblable aisance toutes les nourritures terrestres que leur présentent les mercantis de l'ordure. Cinéma, théâtre, romans, dans une salade essentiellement russe, agitent à l'envi et pêle-mêle tous les instincts les meilleurs et les pires, comme si l'art bornait ses ambitions à faire bondir les gens pour les arracher un instant aux ennuis où leurs forces s'enlisent.

Vous me direz que l'immoralité n'est pas l'apanage de notre temps; qu'il y a cent cinquante ans on se baignait librement dans les lacs et les rivières sans plus de vergogne que de caleçon; que l'antiquité, la Renaissance, le dix-huitième siècle ont produit des œuvres d'un érotisme autrement violent que les visions dont on pense aujourd'hui nous ragailhardir. Hé! sans doute, et d'une tout

autre saveur, croyez-moi. Seulement, ces livres, ces pièces ou ces tableaux s'adressaient à une clientèle aussi rare que l'étaient alors l'instruction, la curiosité et le loisir; tandis qu'aujourd'hui, on se flatte d'avoir mis à la portée de tous les âges, de toutes les bourses et de tous les estomacs, les plats les plus faisandés. Je ne vois pas ce qu'y gagne la santé des peuples.

Dernièrement, dans la REVUE MONDIALE, quatre professeurs et médecins français, s'élevaient contre l'immoralité du livre et de la scène, et marquaient nettement toutes les conséquences qu'entraîne ce que l'on se plaît à regarder comme un simple divertissement. Remontrance salutaire, car dans la foule des bons apôtres qui se pré-occupent d'hygiène sociale, fort peu se sont avisés que l'hygiène morale est le fondement de la santé. Comme les maux ne dépassent jamais un certain degré sans susciter leur remède, on commence à réagir, ça et là, avec une réjouissante vigueur. Après tout, les bonnes mœurs méritent, infiniment mieux que les mauvaises, que l'on en fasse profession.

A Hollywood, un régime de censure ri-

goureux a été institué pour épurer la production des films. Une campagne, menée par les Eglises protestantes, catholique et juives contre l'indécence de certaines vues, vient d'aboutir à la nomination d'une équipe de censeurs qui examineront chaque nouveau film et opposeront leur veto aux situations scabreuses. Cette croisade va coûter à l'industrie cinématographique quelque dix millions de dollars, car son premier résultat sera d'annuler tous les contrats relatifs aux films contre lesquels les protestations de l'Eglise s'avèreront justifiées. Avouez qu'au pays où le dollar passe pour être roi, le geste d'en sacrifier dix millions aux forces morales de la nation revêt une singulière grandeur. M'est avis que le puritanisme américain, dont nous sommes si souvent enclins à dauber les manifestations, nous donne là, par le trucheman de son industrie, un exemple que nous serions bien embarrassés d'imiter.

Bien entendu, les théoriciens et les esthètes, tant barbus qu'imberbes, auront beau jeu pour brandir leurs foudres et toiser dans leurs petits cercles d'auditeurs. Ils exalteront les droits de l'art, la liberté de

l'art. Nous les croirons quand ils nous auront prouvé que l'art a des droits supérieurs à ceux de la morale. Si le propre de l'art est d'élever l'âme, on en peut conclure que l'indécence ne doit pas lui être d'un grand secours. D'autres répliqueront que l'art ennoblit, épure tout; mais que voulez-vous, je me méfie toujours de ces pures impressions d'art dont le premier effet est de taquiner le sensible animal qui sommeille au tréfonds d'un chacun.

P. C.

Docteur Tancrède Asselin, chirurgien-dentiste, 5064, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél.: DO 2087. (r)

Même si vous ne vous absentez que quinze jours au cours de l'été, nous pouvons vous faire le service quotidien de l'« Ordre » à peu de frais. PLateau 8511.

MONTREAL LIGHT HEAT & POWER CONSOLIDATED

• Cette lettre ouverte fait partie d'une série publiée au sujet du service d'électricité



Montréal, le 30 juillet 1934.

SUJET: Caractéristiques changeantes du service d'électricité

A nos abonnés:

Une ère nouvelle d'utilisation se lève sur le monde de l'électricité... une ère qui verra la disparition de la corvée du ménage et l'augmentation du confort et des loisirs de la ménagère à son foyer.

Jusqu'à récemment encore, l'électricité servait uniquement à l'éclairage dans la plupart des foyers. L'usage des appareils électriques ne s'était pas encore généralisé.

Même quand les petits appareils devinrent en vogue, la quantité d'électricité qu'ils utilisaient ne pouvait accroître substantiellement la consommation moyenne.

Avec le développement des gros appareils domestiques, des réfrigérateurs et des radios, le caractère du service d'électricité se mit à changer dans maints foyers à Montréal.

Aujourd'hui, bien qu'un pourcentage relativement restreint de la population utilise le réfrigérateur électrique, la fourniture automatique ou les autres gros appareils, presque toutes les demeures ont leur radio. L'usage des appareils électriques pour alléger la tâche de la ménagère se propage rapidement. Et nul doute qu'avec l'amélioration des affaires, de l'emploi et du pouvoir d'achat, cet usage se généralisera de plus en plus.

Pour toutes ces raisons, le service domiciliaire entre dans une phase nouvelle et l'éclairage devient peu à peu moins important dans le compte d'électricité de la plupart des abonnés.

ACCROISSEMENT DE CONSOMMATION INEVITABLE

La vulgarisation des appareils électriques au foyer amènera inévitablement un accroissement de la moyenne de consommation.

Cette moyenne est encore restreinte actuellement dans le territoire desservi par notre compagnie (moins de 50 kilowatt-heures par mois ou environ 600 kilowatt-heures par année). Et ce chiffre indique bien que l'utilisation, en général, comporte surtout l'éclairage et l'emploi des petits appareils.

On se fera une idée des possibilités d'accroissement de la consommation par suite de la vulgarisation des appareils électriques modernes, si l'on consulte la liste suivante qui donne en kilowatts un estimé de la dépense annuelle des appareils d'usage courant:

Machine à laver, 25; aspirateur, 27; grille-pain, 50; percolateur, 50; fer à repasser, 72; radio, 90; réfrigérateur, 600

Savants et ingénieurs allongent chaque année la liste de ces appareils. Et chaque année, le marché de

ces mêmes appareils grandit, ce qui permet de les fabriquer à meilleur compte et de les mettre plus à la portée de la plupart des bourses. L'heure n'est pas loin où réfrigérateur, fourniture automatique, repasseuse et autres gros appareils seront couramment en usage dans tous les foyers.

Naturellement, la première condition essentielle pour mettre à la portée de tous les avantages du nouvel âge électrique, c'est la mise en disponibilité d'une quantité d'électricité suffisante pour tous les besoins.

Nous l'avons déjà dit, l'outillage de production, de transmission et de distribution DOIT être en mesure de rencontrer le maximum de la demande de tous les abonnés, maximum qui peut se présenter à n'importe quel moment.

L'UTILISATION INFLUE SUR LES TARIFS

Cette demande maximum ne dure que quelques instants n'importe quel jour. Le reste de la journée, une grande partie de la coûteuse installation reste oisive et l'électricité disponible ne produit pas de revenu. Cependant, comme toute autre entreprise, la compagnie doit rencontrer ses frais d'administration et d'exploitation et payer ses impôts si elle veut maintenir son service, se soutenir elle-même et rester solvable. Et toutes les dépenses ne peuvent qu'être réparties sur les kilowatt-heures vendus.

Chacun comprendra que plus il se vendra de kilowatt-heures, moindre sera la proportion de la dépense totale applicable à chaque kilowatt vendu.

Et voilà la réponse à la question des tarifs d'électricité... en définitive c'est sur la consommation que se règlent les tarifs.

Montreal Light Heat & Power Consolidated

• Une autre lettre de la série paraîtra dans ce journal la semaine prochaine

le GROUPE
CENT ÉLECTRIQUE

Un cent dépensé en électricité à Montréal procure à la famille plus de confort et d'agrément qu'un cent dépensé pour tout autre service ou marchandise... de plus, si nous pouvons mettre à exécution notre projet de diminution de tarif, reprenant ainsi la pratique établie par la compagnie, le pouvoir d'achat du cent électrique accusera une augmentation progressive substantielle

Muses romantiques

(Du JOURNAL de GENÈVE du 16 juillet)

Notre époque a-t-elle des muses ? Non moins qu'une autre, certainement. Mais ce titre n'est plus de notre usage. Et nous n'avons pas, je le crains, pour celles qui le méritent, de culte bien régulier. Le dernier siècle eut pour ses muses plus d'attention et plus de révérence. De 1820 à 1851, le Bois Sacré en fourmilla. Marcel Bouteron, premier balzacien de France, vient de se faire l'historien de ces déesses. Son livre (1), qui ne manque ni de malice, ni, à l'occasion, de sévérité, montre par ailleurs à leur égard quelque chose d'attendri.

Les recherches de cet homme heureux l'ont conduit de bonne heure chez les muses. Disons-le tout net : cette dignité s'obtenait sans effort. Il n'y fallait que des bandeaux noirs, un air de mélancolie, un abonnement au cabinet de lecture. Il y eut à la fois jusqu'à dix mille muses, selon Charles Nodier. Elles n'étaient pas toutes du même type. Elles avaient leurs champs d'action divers, et si l'on peut dire, leurs spécialités. C'est le théâtre pour celles-ci, les lettres pour celles-là, ou la danse, ou les exaltations libertaires du saint-simonisme. On nous en produit vraiment de toutes les façons. Et non seulement de grandes muses. Mais d'abord la variété commune, le modèle courant. Balzac nous en a conservé la vivante image. C'est dans les *Illusions perdues*, Mme de Bargeton, née Louise-Anais de Nègrepisse ; c'est Céleste Mignon. Celle-ci était du Havre, et celle-là d'Angoulême. La province comptait autant de muses que de précieuses deux siècles plus tôt. Louise-Anais était exaltée et dithyrambique. Céleste, plus tranquille en apparence, lisait de tout avec un effrayant appétit.

Le plus beau rôle de la muse est celui d'inspiratrice : Elvire — Madame Charles — le tint superbement. Lamartine ne fut pas le premier à la distraire de son vieux physicien, si fort en acrostiche. Fontanes, puis Lally-Tollendal l'intéressèrent à leur tour. L'auteur de *Raphaël* vit dans le premier « un homme illustre par le génie ». Il le montre ailleurs « carré comme un Limousin ». La passion d'Elvire pour son poète se mélangea vite d'inquiétude. Perdue, elle lui écrivait qu'elle ne désirait plus de vivre que pour expier.

Bibliothécaire à l'Institut, Marcel Bouteron a dû plus d'une fois entrevoir cette ombre si douce. (Charles et sa femme habitaient le Palais Mazarin). Mais il ne connaît pas moins bien l'« Etrangère ». Le vrai visage de Mme Hanska nous l'avait déjà prouvé. Il nous conte ici les amours, puis le mariage de Balzac d'une manière tout exquise. Et l'on devine son regret de ne pouvoir se taire sur des faits qui suivirent la mort du romancier. Car il y eut Champfleury, lequel ne fit que passer, et Gigoux, qui demeura davantage. N'importe : « Elle a donné à Balzac autant de bonheur que les conditions de leur existence permettaient qu'elle lui en donnât ».

On sait la place que tint dans l'existence de Vigny Marie Dorval, muse de Théâtre. Elle connut après la pure gloire un déclin fort douloureux. Elle avait mis dans son petit-fils Georges toute son affection, et la mort de cet enfant la désola. Elle en est au point de quitter de porte en porte l'emploi de son talent. Après les triomphes de Paris, elle n'intéresse même plus la province. A Caen, elle tombe gravement malade et doit s'altérer. Transportée à Paris, elle s'y éteint le 23 mars 1849. Sur une croix de bois, au cimetière Montparnasse, se lisent ces mots : *Marie Dorval, morte de chagrin*.

La postérité a fait le silence sur la plupart des muses de lettres. Pour une George Sand, pour une Desbordes-Valmore, inoubliable, que de noms effacés ! Mélanie Waldor, Elisa Mucceur, Anais Ségalas... Celles

qui vivent à nos yeux le doivent-elles vraiment à leurs livres ? Delphine de Girardin, cependant, quand elle lisait ses pièces dans son salon, suscitait l'enthousiasme. Balzac baisait les pans de sa tunique, et Jules Janin la ceignait du laurier. Dans un autre salon, celui de Mme Récamier, où trônait un dieu, Chateaubriand, se montrait une jeune intrigante, à mine d'ingénue. Elle se nommait Louise Colet. Béranger, Sainte-Beuve, Banville, Hugo même, l'encensèrent. Quand le père fut dans l'île cette muse lui servit de boîte à lettres, complaisamment. Dans sa correspondance avec Flaubert, l'exilé devient le grand crocodile. Gustave et Louise, à ce qu'on a dit, se battaient. Au paravant Cousin avait découvert le vrai, le beau et le bien dans cette poétesse. Elle lui dut de puiser quelque peu dans le pactole budgétaire, et l'Académie, à quatre reprises, la couronna.

Ses réactions étaient vives. Karr l'apprit à son détriment. Pour un ragot elle voulut le tracter en s'armant d'un couteau de cuisine. Frappé dans les reins, il désarma la furie et suspendit le corps du délit dans son cabinet de travail, avec cette inscription : *Offert par Mme Louise Colet — dans le dos*.

Les muses brillèrent agréablement sous le signe de Terpsichore. Tagliani, suédoise autant qu'italienne, née à Stockholm, conquiert Paris en 1827 et triompha dans la *Sylphide*, en 1832. Mais après la danse « ballonnée » on eut la danse « taquée ». Et Fanny Elssler l'emporta. La belle Carlotta Cris fit merveille par la suite. Elle devint un peu généreuse par élection.

Les plus curieuses des muses furent sans doute les saint-simoniennes. Le « Père » Enfantin tenait sur l'amour et le mariage, environ l'an 1830, des propos ébouriffants. Bel homme, il traînait après lui maintes admiratrices. Pour finir, cet apôtre d'une religion nouvelle écopa d'un an de prison. Le mouvement d'amour libre saint-simonien eut en George Sand une muse de premier ordre. Elle n'était pas à vrai dire une féministe : elle en voulait seulement au mariage de l'avoir liée au baron Dudevant. Franchement, ce dernier était un phénomène. En 1869, il faisait valoir devant l'empereur ses malheurs conjugaux... pour obtenir la croix.

Quand elle fut grand'mère, George Sand déplaça ses outrances. Néanmoins elle avait porté le trouble dans nombre de foyers. La *Gazette des tribunaux* nous entretient de deux lectrices d'*Indiana* et de *Valentine*. L'auteur de ces romans tumultueux fut, de toutes les muses, les plus émancipées. Elle devint, par la suite, une bonne fée, et c'est une appréciable compensation.

Les *Muses romantiques* sont un livre délicieux, dont nous ne pouvons que faire entrevoir la variété et la richesse. Il se compose d'illustrations nombreuses d'après Drolling, Tony Johannot, Achille Devéria, Lami, Gavarni. L'érudition s'y accompagne d'autant d'esprit que de grâce. Et quand Marcel Bouteron s'égale au sujet d'une muse, ce n'est jamais que sur le ton le plus galant.

H. de ZIEGLER

Hitler : une nouvelle injure ?

Au cours d'une séance du conseil municipal de Horesin, petit village de Moravie, un conseiller, dans le feu d'une discussion animée, apostropha le président : — Vous, Hitler ! s'écria-t-il.

Le président se jugea outragé par cette appellation et il demanda réparation au tribunal de la localité. Celui-ci a condamné le conseiller municipal pour outrages envers un magistrat en fonctions à vingt-quatre heures de prison, le jugement oblige en outre le condamné à faire des excuses à celui qu'il a traité d'Hitler.

Le condamné s'est pourvu en appel.

QUESTIONS DE LANGUE

D. — Je vous serais reconnaissant de me fournir la traduction de ce dialogue iroquois que j'ai surpris entre deux bacheliers de plus de trente ans :

— N'oubliez pas d'apporter les bullfrogs qui sont dans le yacht de la boat-house.

— O. K.

Quelle est l'origine de ces initiales anglaises ? — A. T., à Iberville.

R. — Ne vous étonnez pas d'entendre de l'iroquois dans la bouche de bacheliers de plus de trente ans : rappelez-vous qu'ils ont fréquenté le collège à une époque où l'enseignement du français n'était pas le premier des soucis de la plupart des maîtres.

L'iroquois ne m'est pas familier ; aussi n'ai-je pas la prétention de vous fournir le sens exact de la phrase que vous me soumettez.

Le dictionnaire m'apprend que le mot « bull-frog » désigne la grosse grenouille d'Amérique qu'on appelle en français *grenouille-taureau* ; peut-être lui a-t-on donné d'autres sens, par analogie ou par extension. Tout ce que je sais de la grenouille, c'est que la chair de ses cuisses est exquise. Je confesse humblement mon ignorance. Le type qui composera ces lignes, le lecteur qui s'y arrêtera, ont sans doute sur « bull-frog » plus de lumières que moi. Je recevrai avec plaisir les renseignements qu'ils voudront bien me donner.

« Boat-house » est le nom que l'on donne en anglais au hangar où l'on met une embarcation à l'abri. On abrite les avions et les dirigeables sous des hangars. Pourquoi pas les embarcations ?

« Yacht » est un emprunt que les français ont bien assimilé ; le dictionnaire en donne deux prononciations : *yak* et *yot*. Il désigne des bâtiments de plaisance, de cérémonie ou d'apparat, pontés ou non, à voile ou à vapeur, dont le tonnage peut atteindre deux mille tonnes environ. C'est un nom que l'on donne communément ici aux petites embarcations dont la marche est assurée par un moteur à essence ou un propulseur et qui s'appellent en français, selon le cas, *canots automobiles* ou *canots à propulseur*.

On ne sait guère ici quels noms il convient de donner aux diverses embarcations dont on fait usage. La *yole*, le *yoyou*, la *baladeuse*, la *périssoire*, la *balcanière*, etc., sont autant de choses inconnues. On entend parler tout au plus de *chaloupes* et de *canots*. Encore ces termes ne sont-ils pas employés à bon escient. La *chaloupe* est une embarcation grande et forte destinée au service des vaisseaux, tenant bien la mer et pouvant porter de nombreuses personnes et beaucoup de matériel. Les petites embarcations marchant à l'aviron, à la rame, à la voile ou autrement, qu'on appelle ici *chaloupes* sont des *canots*.

Alors, me direz-vous, quel nom donner à notre « canot » ? C'est un *canot*. Cependant rien n'empêche de lui conserver le nom de canot, puisque c'en est un. Mais le jour où l'école aura appris à l'enfant ce que c'est qu'une chaloupe et ce que c'est qu'un canot, il faudra dire canot, ou bien accoler une épithète à canot : indien, canadien, américain, comme on voudra. Constatez une fois de plus l'indigence du vocabulaire canadien-français.

Je ne connais pas l'origine des initiales O. K. Il me semble avoir lu quelque part qu'elles sont l'abréviation phonétique de la locution « all correct ». On dira en français : *ça va, très bien, d'accord*, etc., selon le cas. Depuis la guerre, on use en France, dans le monde des affaires, de cette abréviation, en donnant

au son-voyelle o sa couleur française : on ne dit pas *oké*, mais *aké*.

Je m'excuse de ne vous renseigner qu'à moitié. Peut-être un lecteur pourra-t-il vous éclairer davantage.

D. — Dans le compte rendu qu'il a fait de l'*Epervier*, M. Boucher a écrit la phrase suivante : « ... on cherche à obtenir du tricheur qu'il consente au divorce, afin que la jeune femme puisse convoler. » Le critique de cinéma de l'*ORDRE* ne s'est-il pas trompé ? Il me semble qu'il aurait fallu dire : *convoler une seconde fois*, ou encore *se remarier*, puisqu'on dit pour un premier mariage : *convoler en justes noces*. — L. B., à Montréal.

R. — Le dictionnaire vous apprendra que c'est vous qui vous méprenez sur le sens de *convoler*. Ce verbe signifie *se remarier*. On convole en secondes nocces, en troisièmes nocces, en quatrièmes nocces si on n'en a pas encore assez, ou encore on convole, tout simplement.

Il faut cependant reconnaître qu'on use de plus en plus de la locution *convoler en justes nocces*, qui finira sans doute par être reçue dans la langue. Le sens de *convoler* en sera modifié. Ce jour-là, vous aurez raison.

Ménage

Dans la chaudière allemande

D'un journal français :

Ni le discours de M. Hess, ni celui de Goebbels ont apporté la moindre clarté sur les raisons véritables des sanglants événements du 30 juin ; les explications que le chancelier a fournies au Reichstag n'ont guère été plus satisfaisantes. Les Allemands eux-mêmes ne comprennent pas ce qui se passe chez eux. La crédulité du peuple a, malgré tout, des bornes, et ce n'est pas en agitant le spectre de l'invasion et en insultant les correspondants de journaux étrangers, coupables de chercher à démentir la vérité, qu'on parviendra à détourner son attention du point essentiel et qu'on l'empêchera de douter de la solidité du régime. Jamais l'impression d'incertitude, de chaos, de malaise, n'a été aussi forte qu'aujourd'hui. On s'attend à tout, sans pouvoir rien prévoir.

Un universitaire anglais, M. Compton Rickett, qui vient de rentrer d'Allemagne, écrit au *Times* que ce qu'il a vu de l'autre côté du Rhin pourrait se résumer ainsi : peur, hystérie massive. Partout, sur le visage des jeunes et des vieux, des Juifs et des « Gentils », on lit l'expression de l'inquiétude et du trouble qui les hantent. On hésite à tenir le moindre propos, parce qu'on ne sait ni par qui, ni comment il sera rapporté. Tout le monde se défie de tout le monde. Non sans raison. « Par exemple : un commerçant allemand dit à un ami : les affaires vont mal aujourd'hui, ou quelque chose d'analogue, et un policier du service de surveillance qui a entendu cette remarque empoeigne le coupable. Conséquence : une condamnation à la prison. »

Le correspondant du *Times* a été témoin d'une fête en costumes historiques, à Wiesbaden, qui s'est terminée par un défilé de chemises brunes. Tous les assistants saluaient et resaluaient jusqu'à complet épuisement. « Une vieille femme étié à fatiguée qu'il lui fallait soutenir son bras droit de son bras gauche et qu'on aurait cru que le membre de la malheureuse allait se détacher. » Chaque édifice, chaque rocher de Rhénanie est surmonté du drapeau à croix gammée. La Lorelei elle-même est pavée avec des couleurs hitlériennes, « comble de l'absurdité, littéralement et métaphoriquement ».

M. Carton de Wiart à l'Institut

(Du FIGARO du 11 juillet)

En appelant M. Henry Carton de Wiart à prendre dans son sein la succession du roi Albert, l'Académie des sciences morales couronne une carrière consacrée par part égale aux Lettres et à la Politique. Le cas ne s'était pas encore présenté en Belgique. Si les débuts politiques du futur auteur de la *Cité Ardente* furent retentissants, ce ne fut certes pas pour avoir manifesté une prédilection singulière aux choses de l'art. Faisant campagne à vingt-cinq ans en faveur du suffrage universel, du service militaire généralisé et de l'instruction primaire obligatoire, le jeune candidat sur la liste d'Union catholique de la capitale se targuait avant tout de servir la justice et la démocratie. Contraste peut-être avec une élégance naturelle, la qualité rare du verbe et le souci du raffinement en toute matière. Fougue généreuse, fruit d'un idéalisme dont s'effraient les milieux traditionnels.

Cette générosité fougueuse, M. Carton de Wiart ne l'a jamais répudiée. Il a appris seulement à la discipliner, à la refouler sous la prudence de l'homme d'Etat et la sagesse de l'expérience. Elle trahit encore dans l'action la rançon d'un tempérament d'artiste, la vertu du poète assoiffé d'idéal. Et c'est peut-être pourquoi il y a toujours eu entre Henry Carton de Wiart et les milieux parlementaires, même au temps de sa plus grande autorité, je ne sais quelle distance qui l'isole un peu et a pu nuire à sa popularité au sens trivial du mot.

Par contre, une si brillante carrière politique aurait-elle ralenti ou diminué ses succès littéraires ? Il était ministre de la Justice quand un jury officiel couronna son roman *Les Vertus bourgeoises*. Mais ce récit, en tout point réussi, récemment réédité, est le second d'une série de romans historiques qui devaient se poursuivre par un troisième ayant pour cadre Anvers au temps de Rubens et par un quatrième évoquant Gand au siècle de Van Artevelde, le premier ayant fait revivre, comme on sait, Liège à l'heure critique de Charles le Téméraire. Ainsi, l'écrivain n'aurait fourni que la moitié de la course rêvée, si l'homme politique a dépassé l'ambition de sa jeunesse. Juste rationalisation, puisque l'imaginaire poétique est souvent la revanche des hommes de plume nés pour l'action. Ne regrettons rien puisque le lettré ne s'est

jamais séparé du politique au long d'une féconde carrière ; et voilà l'originalité de Henry Carton de Wiart, député et ministre belge. L'humanisme latin, la saine culture française ont franchi avec lui chaque étape du pouvoir. Si cela nous a privé de quelques livres heureux, le visage de la Belgique n'y a rien perdu. Il convient d'honorer chez l'homme, que ne rebutent point les luttes souvent grossières de l'arène électorale, le maintien de cette grâce altière et la fidélité à une dignité qui se réclame de l'esprit.

Ajoutons un dernier trait à cette esquisse. Elu par un parti, dévoué au service de l'Etat, M. Henry Carton de Wiart voue sa double activité à une interprétation continue de la Belgique, de toute la Belgique. Pour lui, l'originalité de son pays vient de loin, s'enrichit de la vie quotidienne et s'exprime à tous les degrés de la vie sociale. On ne peut comprendre ceux que l'on conduit et qu'on aspire à gouverner qu'en les connaissant de longue date et en voyant en eux la résultante du passé. Les Belges d'aujourd'hui ne sont, pour l'artiste et pour l'homme d'Etat, différents ni de ceux qu'a aimés Charles-Quint, ni de ceux qu'a révoltés l'empereur Joseph. Jusque dans leur aspect extérieur, ils sont les fils de ceux qu'a décrits, en observateur et en moraliste, le peintre Breughel. Ce n'est point le moindre mérite de l'écrivain et de l'orateur que de se référer constamment à ce milieu historique d'où est sorti le mélange belge.

Enfin, porté par les circonstances et l'aboutissement tragique et glorieux de la « Politique de l'honneur » à élever la voix dans le Conseil des nations, il ne peut être ind